

JOHN WILLIAMS

# AUGUSTUS



Octave n'a que dix-huit ans lorsque Jules César, son grand-oncle, qui vient de le désigner comme son fils adoptif, est assassiné. Il sait que s'il accepte la succession, il devra faire face aux nombreux complots fomentés par les assassins et leurs complices, aux premiers rangs desquels se trouvent le puissant Marc Antoine, le rusé Cicéron et les félons Cassius et Brutus. Bien décidé à venger César, le jeune Octave doit combattre ses ennemis les uns après les autres, par la ruse ou par les armes, pour rétablir la grandeur de Rome et assurer la paix civile.

Luttant contre la corruption des élites, déjouant les intrigues des soit-disant partisans de la République et mettant fin aux guerres fratricides, Octave se voit offrir par un Sénat affaibli la dictature et devient ainsi, sous le nom d'Augustus, le premier empereur de Rome.

Pour raconter cette fascinante période de l'histoire, John Williams donne la parole aux protagonistes en imaginant une passionnante correspondance entremêlée de fragments des journaux tenus par deux personnages de premier plan, le fidèle Marcus Agrippa et Julia, la fille d'Augustus.



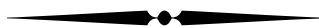
Originaire du Texas, John Williams (1922-1994) est l'auteur de trois romans envoûtants : *Butcher's Crossing* (Piranha), *Stoner* (Le Dilettante) et *Augustus*. Tombée dans l'oubli pendant presque quarante ans, son œuvre romanesque a été redécouverte au début du siècle grâce à la *New York Review of Books*. Ses livres ont depuis été traduits dans le monde entier.



AUGUSTUS



John Williams



# AUGUSTUS

—

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jessica Shapiro

**PIRANHA**

National Book Award



*Pour la transcription des noms propres  
et le rapport qu'entretient cette œuvre de fiction avec la vérité historique,  
le lecteur se reportera à la « Note de l'auteur », p. 377.*

[www.piranha.fr](http://www.piranha.fr)

Copyright © 1972 by John Williams  
Copyright © 1985 by Nancy Williams

© Piranha Redux 2019, pour la traduction française

Pour Nancy





## PROLOGUE

---

*Lettre : Julius César à Atia*  
(45 av. J.-C.)

Envoie le petit à Apollonie.

Je commence cette lettre de manière abrupte, ma chère nièce, pour te désarmer aussitôt, et pour que toute objection que tu pourrais émettre se révèle trop brève et légère face à la puissance de ma persuasion.

Ton fils a quitté mon camp de Carthage en bonne santé ; tu le verras à Rome avant la fin de la semaine. J'ai donné l'ordre à mes hommes de voyager sans se presser afin que ma lettre te parvienne avant son arrivée.

En cet instant même, tu auras commencé à soulever des objections qui te semblent sensées – tu es mère et julienne, donc têtue à double titre. Je crois les connaître ; nous en avons déjà discuté. Tu arguerais de sa santé fragile – pourtant, tu verras bientôt que Gaius Octavius repart de sa campagne d'Hispanie en meilleure santé qu'à son arrivée. Tu mettrais en doute les soins qu'il pourrait recevoir à l'étranger – pourtant, si tu y réfléchis bien, tu admettras que les médecins d'Apollonie sont plus à même de remédier à ses maux que les charlatans parfumés de Rome. J'ai six légions de soldats en Macédoine et aux alentours ; les sénateurs peuvent bien mourir sans que la face du monde en soit changée, en revanche les soldats doivent être en bonne santé. Par ailleurs, le climat du littoral macédonien est au moins aussi doux que le climat romain. Tu es une bonne mère, Atia, mais tu

souffres de cette droiture et de cette sévérité inflexibles qui ont parfois perturbé notre lignée. Tu dois lâcher un peu les rênes et laisser ton fils devenir effectivement l'homme que la loi fait de lui. Il a presque dix-huit ans et tu te souviens des présages à sa naissance – présages que, comme tu le sais, je me suis donné beaucoup de peine à exploiter.

Il faut que tu comprennes l'importance de l'injonction par laquelle j'ai commencé cette lettre. Son grec est atroce et sa rhétorique médiocre; sa philosophie reste convenable mais sa connaissance de la littérature est pour le moins extravagante, c'est le moins qu'on puisse dire. Les précepteurs de Rome sont-ils aussi paresseux et négligents que ses citoyens? À Apollonie, il étudiera la philosophie et améliorera son grec avec Athenodoros; il élargira ses connaissances littéraires et travaillera sa rhétorique avec Apollodoros. J'ai déjà pris les mesures nécessaires.

Qui plus est, à son âge, il a besoin de quitter Rome; c'est un jeune homme riche, de haut rang et d'une grande beauté. Si l'admiration des filles et des garçons ne le corrompt pas, les ambitions des flatteurs s'en chargeront. (Tu remarqueras avec quelle habileté je titille ta bienséance provinciale.) Dans un environnement spartiate et rigoureux, il passera ses matinées à se perfectionner dans l'art de l'esprit avec les érudits les plus instruits de notre temps; et il passera ses après-midi avec les officiers de mes légions, à se perfectionner dans cet autre art sans lequel aucun homme n'est complet.

Tu connais mes sentiments pour le petit et mes projets à son égard; il serait déjà mon fils par la loi, comme par mon cœur, si Marcus Antonius n'avait pas fait obstacle à l'adoption, lui qui rêve à ma succession et manœuvre parmi mes ennemis aussi discrètement qu'un éléphant arpenterait de son pas pesant la maison des Vestales. Ton Gaius se tient à ma droite; mais s'il doit assumer ma charge, il faut lui donner l'occasion d'apprendre ce qui fait ma force. Il ne peut pas le faire à Rome, car j'ai laissé l'essentiel de

cette force en Macédoine – mes légions, que Gaius et moi lèverons l'été prochain contre les Parthes ou les Germains, et dont nous aurons sans doute besoin face aux trahisons qui se fomentent à Rome... À ce propos, comment va Marcus Philippus, ton cher mari ? Il est si stupide que je l'en chérirais presque. Je ne lui suis certes pas reconnaissant, car s'il n'était pas aussi occupé à jouer le bellâtre à Rome, et à comploter contre moi avec un tel amateurisme en compagnie de son ami Cicero, il pourrait remplir son rôle de beau-père auprès de ton fils. Ton défunt mari, au moins, si insignifiante qu'il ait été sa propre famille, a eu le bon sens d'engendrer un fils et de s'élever grâce au nom des Julien. Mais ton mari actuel complotte contre moi et cherche à détruire ce nom, seul avantage qu'il possède en ce monde. Cela étant dit, j'aimerais que tous mes ennemis fassent preuve de pareille ineptie. Je les admirerais moins, mais je serais plus en sécurité.

J'ai demandé à Gaius d'emmener à Apollonie deux amis qui ont combattu avec nous en Hispanie et qui rentrent actuellement avec lui à Rome – Marcus Vipsanius Agrippa et Quintus Salvidienus Rufus, que tu connais tous deux – plus un troisième que tu ne connais pas, un certain Gaius Cilnius Mæcenas. Ton mari saura immédiatement que ce dernier descend d'une ancienne lignée étrusque avec une pointe de sang royal ; cela au moins devrait lui plaire.

Tu remarqueras, ma chère Atia, qu'au début de cette lettre ton oncle t'a laissé entendre que tu avais le choix quant à l'avenir de ton fils. À présent, Cæsar te le dit sans ambages : il n'en est rien. Je serai de retour à Rome avant la fin du mois ; et, comme le suggère la rumeur, je reviendrai en tant que dictateur à vie, par un décret du Sénat qui n'a pas encore été promulgué. J'ai donc le pouvoir de nommer un commandant de cavalerie qui sera mon second. C'est chose faite. Tu l'as peut-être deviné, c'est ton fils que j'ai nommé. L'acte est accompli et irrévocable. Par conséquent, si toi ou ton mari vous interposiez, il s'abattrait sur votre

foyer un tel courroux public qu'à côté de cela les rumeurs qui courent sur ma vie privée sembleront plus légères qu'une souris.

J'espère que ton été à Puteoli fut agréable et que tu es de retour en ville pour la saison. Je suis impatient de rentrer en Italie. Peut-être passerons-nous quelques jours paisibles à Tibur à mon retour, une fois mes affaires réglées à Rome. Tu pourrais même emmener ton mari et Cicero – si ce dernier veut venir. Malgré ce que j'en dis, j'ai beaucoup d'affection pour eux. Comme pour toi, bien entendu.

# LIVRE I



*I. Mémoires de Marcus Agrippa :*  
fragments (13 av. J.-C.)

... J'étais avec lui à Actium, quand le choc de l'épée contre le métal fit jaillir des étincelles, quand le sang des soldats inonda le pont et tacha le bleu de la mer Ionienne, quand le javelot siffla à travers les airs, quand les coques en feu grésillèrent sur l'eau, et quand le jour était lourd des cris des hommes dont la chair rôissait dans les armures qu'ils ne pouvaient ôter ; plus tôt, j'étais avec lui à Mutina, où le même Marcus Antonius envahit notre camp et l'épée fut plongée dans le lit vide où Cæsar Augustus s'était étendu peu de temps auparavant, et où nous remportâmes la première victoire qui allait nous offrir le monde entier ; et à Philippi, où il était si malade qu'il ne pouvait se tenir debout et qu'il se fit pourtant porter sur une litière au milieu de ses troupes, où il frôla encore une fois la mort face à l'assassin de son père, et où il se battit jusqu'à ce que les assassins du mortel Julius, devenu un dieu, furent détruits de leurs propres mains.

Je suis Marcus Agrippa, parfois appelé Vipsanius, tribun de la plèbe et consul du Sénat, soldat et général de l'empire de Rome et ami de Gaius Octavius Cæsar, désormais Augustus. J'écris ces Mémoires dans la cinquantième année de ma vie afin que la postérité se souvienne de l'époque où Octavius, ayant découvert Rome ensanglantée entre les mâchoires de factions, frappa la bête factieuse et fit disparaître son corps presque sans vie, et du temps où Augustus pansa les plaies de Rome et la remit sur

pied, prête à fouler avec vigueur les frontières du monde. J'ai participé à ce triomphe, dans la mesure de mes moyens. Ces Mémoires seront le témoignage de cette ère, afin que les historiens à venir comprennent leur émerveillement pour Augustus et pour Rome.

Sous le commandement de Cæsar Augustus, j'exerçai diverses fonctions pour restaurer Rome, ce pour quoi Rome me récompensa amplement. Je fus trois fois consul, une fois édile et tribun, deux fois gouverneur de Syrie. Par deux fois, je reçus le sceau du Sphinx des mains d'Augustus en personne, alors qu'il était gravement malade. Je menai les légions romaines victorieuses contre Lucius Antonius à Perusia, contre les Aquitains en Gaule, contre les tribus germanes aux frontières du Rhin – service pour lequel je refusai un triomphe à Rome ; tribus et factions rebelles furent également terrassées en Hispanie et en Pannonie. Je reçus d'Augustus le titre de commandant en chef de notre marine : nous sauvâmes nos navires du pirate Sextus Pompeius en construisant un port à l'ouest de la baie de Naples, navires qui, par la suite, vainquirent et détruisirent Pompeius à Mylae et Naulochus sur la côte sicilienne. En récompense de cette action, le Sénat me remit la couronne navale. À Actium, nous battîmes le traître Marcus Antonius, ramenant ainsi à la vie la dépouille de Rome.

Pour célébrer Rome libérée de la trahison égyptienne, je fis ériger le temple qu'on nomme à présent Panthéon, ainsi que d'autres bâtiments publics. En tant qu'administrateur en chef de la ville sous les ordres d'Augustus et du Sénat, je fis réparer les vieux aqueducs et j'en fis installer de nouveaux, afin que les citoyens et le peuple de Rome aient accès à l'eau et se protègent des maladies ; puis, lorsque la paix s'installa à Rome, je participai au levé et à la cartographie du monde, commencés sous la dictature de Julius Cæsar et enfin rendus possibles par son fils adoptif.

J'évoquerai plus en détail ces faits au fur et à mesure que me reviendront les souvenirs. Mais, à présent, je me dois de dépeindre



l'époque à laquelle ces événements furent mis en marche, l'année qui suivit le retour triomphal d'Hispanie de Julius Cæsar, campagne à laquelle Gaius Octavius, Salvidienus Rufus et moi-même participâmes.

Car j'étais avec lui à Apollonie quand nous est parvenue la nouvelle de la mort de Cæsar...

*II. Lettre: Gaius Cilnius Mæcenas  
à Titus Livius (13 av. J.-C.)*

Mon cher Livius, pardonne-moi d'avoir tant tardé à te répondre. Mes doléances sont toujours les mêmes : la retraite ne semble pas du tout avoir amélioré mon état de santé. Les médecins secouent gravement la tête, grommellent mystérieusement et empochent leurs honoraires. Rien ne semble me soulager, ni les abominables remèdes dont on me gave, ni même l'abstinence de ces plaisirs que, tu le sais bien, j'appréciais autrefois. La goutte m'empêche depuis quelques jours de tenir mon calame ; je sais pourtant avec quelle assiduité tu poursuis ton travail et combien tu as besoin de mon aide au sujet de ce dont tu m'as parlé. En plus de mes autres infirmités, j'ai ces dernières semaines été frappé d'insomnie, si bien que mes journées s'écoulent dans la fatigue et la lassitude. Cependant, mes amis ne me désertent pas, la vie continue, et de cela je suis reconnaissant.

Tu m'interroges sur les premiers temps de ma collaboration avec notre empereur. Sache qu'il y a seulement trois jours, il a eu la bonté de me rendre visite chez moi, soucieux de mon état de santé, et qu'il m'a semblé judicieux de l'informer de ta requête. Il a souri et m'a demandé si je trouvais convenable d'aider l'indécrottable républicain que tu es ; puis nous en sommes arrivés à parler du bon vieux temps, comme le font ceux qui ressentent l'intrusion de l'âge. Il se souvient des choses, des détails, avec

encore plus de clarté que moi dont la profession consistait à ne rien oublier. Je lui ai finalement demandé s'il préférerait te faire envoyer son propre récit de cette époque. Il a regardé au loin un instant, puis a souri de nouveau, et dit : « Non. Les empereurs se détachent de leurs souvenirs encore plus aisément que les poètes ou les historiens. » Il m'a demandé de te transmettre ses salutations cordiales et m'a autorisé à t'écrire aussi librement que je le souhaitais.

Mais de quelle liberté disposé-je donc pour te parler de cette époque ? Nous étions jeunes ; et si Gaius Octavius, comme il s'appelait alors, savait que son destin le favorisait et que Julius Cæsar avait l'intention de l'adopter, ni lui, ni moi, ni Marcus Agrippa, ni Salvidienus Rufus, qui étions ses amis, ne pouvions véritablement imaginer où il finirait. Je n'ai pas la liberté de l'historien, mon ami ; tu as beau dépeindre les mouvements des hommes et des armées, retracer le cours des intrigues d'État, pondérer les victoires et les défaites, relater les naissances et les morts, tu n'en restes pas moins, dans la sage humilité de ta tâche, libre du poids atroce d'une forme de connaissance que je ne peux nommer mais que je redoute de plus en plus au fil du temps. Je sais ce que tu désires ; tu es sans nul doute impatient à mon égard parce que je ne me mets pas au travail et que je ne te donne pas les informations dont tu as besoin. Je suis un poète, incapable d'approcher quoi que ce soit de front.

Tu seras peut-être surpris d'apprendre que je ne connaissais pas Octavius avant de le rencontrer à Brindisi, où l'on m'avait envoyé les rejoindre, lui et son groupe d'amis, en route vers Apollonie. Les raisons de ma présence sur place demeurent obscures à mes yeux ; ce fut par l'entremise de Julius Cæsar, j'en suis certain. Mon père, Lucius, avait autrefois rendu service à Julius ; et, quelques années auparavant, il nous avait rendu visite dans notre villa d'Arezzo. Nous avons eu un débat houleux sur un sujet sans importance (j'affirmais, me souvient-il, la supériorité des poèmes

de Callimachus sur ceux de Catullus) et j'étais devenu arrogant, grossier et (en tout cas le pensais-je) spirituel. J'étais fort jeune. Quoi qu'il en soit, j'avais semblé l'amuser et nous avons parlé un long moment. Deux ans plus tard, il ordonna à mon père de m'envoyer à Apollonie en compagnie de son neveu.

Mon ami, je dois t'avouer (que cela reste entre nous) que je ne fus pas particulièrement impressionné par Octavius lors de notre première rencontre. Je venais d'arriver à Brindisi d'Arezzo et après plus de dix jours de voyage, j'étais exténué, souillé par la poussière de la route et irritable. Je les retrouvai sur la jetée d'où nous devions embarquer. Agrippa et Salvidienus discutaient entre eux tandis qu'Octavius se tenait un peu à l'écart, les yeux rivés sur un petit navire ancré non loin de là. Ils ne parurent pas remarquer mon approche. Je lançai, un peu trop fort, je crois : « Je suis Mæcenas, censé vous retrouver ici. Qui est qui ? »

Agrippa et Salvidienus me regardèrent avec amusement et se présentèrent ; Octavius ne se retourna pas, ce que je pris pour un geste d'arrogance et de dédain. Je lui dis : « Et toi, tu dois être l'autre, celui qu'on nomme Octavius. »

Il se tourna alors vers moi et je sus que j'avais été idiot, car son visage était empreint d'une timidité presque désespérée. « Oui, je suis Gaius Octavius, répondit-il. Mon oncle m'a parlé de toi. » Puis il sourit et m'offrit sa main, leva les yeux et me dévisagea pour la première fois.

Comme tu le sais, beaucoup de choses ont été dites au sujet de ces yeux, le plus souvent en mauvais mètre et en prose pire encore ; je crois que, depuis le temps, il doit être las de ces métaphores et des autres figures de styles utilisées pour les décrire, bien qu'autrefois il en ait tiré quelque vanité. Mais ces yeux étaient, même à l'époque, extraordinairement clairs, perçants et vifs – plus bleus que gris, sans doute, mais évoquant la lumière et non la couleur... Et voilà, tu vois ? Voilà que je m'y mets aussi ; j'ai lu trop des poèmes de mes amis.

Je fis peut-être un pas en arrière, je ne m'en souviens plus. Quoi qu'il en soit, je fus surpris et détournai le regard ; mes yeux se posèrent sur le navire qu'observait Octavius quelques instants plus tôt.

« Est-ce le chaland qui va nous faire traverser ? » demandai-je. Je me sentais un peu plus joyeux. C'était un petit navire marchand qui ne dépassait pas les quinze mètres de long, dont le bois de la coque pourrissait à la proue et les voiles avaient été rapiécées. Une odeur nauséabonde s'en dégageait.

« On nous a dit qu'il n'y avait que celui-ci de disponible », me dit Agrippa avec un petit sourire. J'imagine qu'il me trouvait très soucieux de mon apparence ; je portais ma toge et plusieurs bagues aux doigts, tandis qu'ils n'étaient vêtus que de simples tuniques sans aucun ornement.

« La puanteur sera insupportable, remarquai-je.

— Je crois qu'il se rend à Apollonie pour livrer un chargement de poisson mariné », répondit Octavius sérieusement.

Je restai un instant silencieux. Puis j'éclatai de rire, les autres se joignirent à moi et nous devînmes amis.

Peut-être sommes-nous plus sages dans notre jeunesse, encore que les philosophes réfuteraient cette assertion. Mais je te le jure, c'est à partir de ce moment-là que nous devînmes amis. Cet instant d'hilarité loufoque créa un lien plus fort que tout ce qui nous arriva par la suite – victoires ou défaites, fidélités ou trahisons, joies ou chagrins. Mais les jours de la jeunesse s'éloignent, et une partie de nous s'éloigne avec eux, sans retour.

C'est ainsi que nous nous rendîmes à Apollonie, sur un bateau aux relents de poisson qui grinçait à la moindre vague, qui penchait si dangereusement de chaque côté que nous devions nous cramponner afin d'éviter la culbute sur le pont et qui nous conduisait vers un destin qu'il nous était encore impossible d'imaginer...

Je reprends la rédaction de cette lettre après une interruption de deux jours. Je ne t'ennuierai pas avec le détail des maux

qui ont causé une telle interruption ; c'est beaucoup trop démoralisant.

Comme j'ai remarqué que je ne te donnais pas le genre d'informations qui pourraient t'être utiles, j'ai demandé à mon secrétaire de parcourir mes papiers à la recherche d'éléments plus propices à ta tâche. Tu te souviens peut-être qu'il y a une dizaine d'années, j'ai fait un discours lors de la consécration du temple de Vénus et Mars, bâti par notre ami Marcus Agrippa. J'avais tout d'abord eu l'idée, rejetée par la suite, de prononcer une allocution plutôt fantasque, presque un poème si je puis dire, qui établirait d'étranges parallèles entre l'état dans lequel nous étions apparue Rome alors que nous étions encore dans la fleur de l'âge et celui dans lequel ce temple la représente aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, afin de résoudre les problèmes que me posait la structure de cette allocution, j'avais pris des notes sur ces premiers jours ; je m'y réfère donc pour t'aider à compléter ton Histoire du monde romain.

Imagine, si tu le peux, quatre jeunes hommes (ils me sont étrangers aujourd'hui) ignorants de leur avenir et d'eux-mêmes, ignorants même de ce monde dans lequel ils commencent à vivre. L'un (Marcus Agrippa) est grand et musclé, le visage presque paysan – nez large, bien charpenté et la peau comme du cuir neuf ; des cheveux châtons secs, un début de barbe drue, rousse. Il a dix-neuf ans. Il marche d'un pas lourd, comme un bœuf, mais avec une grâce singulière. Il parle simplement, lentement, calmement, sans montrer ce qu'il ressent. Si ce n'était sa barbe, on ne le croirait pas si jeune.

L'autre (Salvidienus Rufus) est aussi fin et agile qu'Agrippa est lourd et imposant, aussi rapide et énergique qu'Agrippa est lent et réservé. Son visage est allongé, sa peau claire, ses yeux sombres ; il rit volontiers et égaye le sérieux que nous autres affectons. Il est le plus âgé d'entre nous mais nous l'aimons comme on aime un frère cadet.

Et le troisième (s'agit-il de moi?), que je distingue encore moins que les autres. Nul ne se connaît vraiment soi-même, ni ne sait comment ses amis le perçoivent, mais j'imagine qu'ils durent me prendre pour un imbécile ce jour-là et sans doute les jours suivants aussi. C'est vrai que j'étais un peu exubérant à l'époque, je pensais qu'un poète devait jouer son rôle. Je portais des vêtements somptueux, mes manières étaient prétentieuses et j'avais emmené d'Arezzo un serviteur dont l'unique tâche était de s'occuper de mes cheveux – jusqu'à ce que mes amis me raillent si impitoyablement que je le renvoyai en Italie.

Et enfin, celui qui s'appelait encore Gaius Octavius. Comment pourrais-je te le décrire? Je ne détiens pas la vérité; je ne connais que mes souvenirs. Je peux te répéter qu'il avait l'air à mes yeux d'un enfant, alors que j'ai à peine deux ans de plus que lui. Tu sais à quoi il ressemble aujourd'hui; il n'a pas beaucoup changé. Mais à présent, il est empereur du monde et je dois passer outre pour le voir tel qu'il était alors. Je te jure que moi qui pourtant l'éclairais sur le cœur de ses amis et de ses ennemis, je n'aurais su prévoir ce qu'il allait devenir. Je le considérais comme un charmant jouvenceau, sans plus, au visage trop délicat pour recevoir les coups du sort, aux manières trop timides pour atteindre un but et à la voix trop douce pour prononcer les mots impitoyables d'un meneur d'hommes. Je pensais qu'il deviendrait peut-être un érudit dilettante ou encore un homme de lettres; je n'imaginais pas qu'il avait l'énergie nécessaire pour devenir ne serait-ce que sénateur, fonction que lui ouvraient de droit son nom et sa fortune.

Voilà donc ceux qui touchèrent terre à Apollonie sur la côte Adriatique de la Macédoine, en ce jour de début d'automne, l'année du cinquième consulat de Julius Cæsar. Des bateaux de pêche flottaient au port et les gens nous saluèrent de la main; des filets étaient étendus sur les rochers pour sécher; des cabanes en bois couraient le long de la route menant en ville. Apollonie

était perchée sur les hauteurs surplombant une plaine étirée qui s'élevait brusquement vers les montagnes.

Nos matinées se passaient à étudier. Nous nous levions avant l'aube pour écouter notre première leçon à la lumière d'une lampe. Nous déjeunions d'une pitance grossière quand le soleil brillait au-dessus des montagnes à l'est. Nous discussions de tous les sujets en grec (usage qui, je le crains, est en train de disparaître) et récitons à voix haute les passages d'Homère que nous avions appris la veille au soir, puis les expliquions et offrions de brèves harangues que nous avions préparées selon les stipulations d'Apollodoros (déjà un vieillard à l'époque, mais d'un tempérament égal et d'une sagesse immense).

L'après-midi, on nous conduisait un peu à l'écart de la ville, au camp où s'entraînaient les légions de Julius Cæsar; et là, pendant une bonne partie de la journée, nous nous joignons à leurs exercices. Je dois dire que c'est à partir de là que je commençai à soupçonner que je m'étais trompé sur le compte d'Octavius. Comme tu le sais, sa santé a toujours été mauvaise; sa fragilité est plus apparente que la mienne, moi qui, mon cher Livius, même touché par les maux les plus aigus, apparais fatalement en parfaite santé. Quant à moi, je participais peu aux manœuvres et aux exercices alors qu'Octavius y prenait systématiquement part. À l'instar de son oncle, il préférerait la compagnie des centurions à celle des officiers de la légion. Je me souviens qu'un jour, au milieu d'un simulacre de combat, son cheval trébucha; il fut projeté lourdement au sol. Agrippa et Salvidienus se tenaient tout près et Salvidienus allait s'élancer à sa rescousse quand Agrippa le retint par le bras. Au bout de quelques instants, Octavius se releva avec raideur et réclama une autre monture. Il chevaucha le restant de la journée, achevant sa part de l'exercice. Ce soir-là dans notre tente, nous l'entendîmes respirer bruyamment et appelâmes le médecin de la légion afin qu'il l'auscultât. Deux de ses côtes étaient cassées. Il demanda au médecin de lui panser

solidement la poitrine; le lendemain matin, il suivit les leçons avec nous et prit part tout comme nous à la marche rapide de l'après-midi.

C'est ainsi que j'appris à connaître, au cours de ces premiers jours et de ces premières semaines, l'Augustus qui règne aujourd'hui sur le monde romain. Sans doute transformeras-tu ceci en quelques phrases de cette Histoire merveilleuse que j'ai eu le privilège d'admirer. Mais beaucoup de choses n'ont pas leur place dans les livres et c'est cette perte qui m'inquiète de plus en plus.

*III. Lettre: Julius Cæsar à Gaius Octavius  
à Apollonie, de Rome (44 av. J.-C.)*

Je me suis souvenu ce matin, mon cher Octavius, de ce jour d'hiver dernier, en Hispanie, quand tu m'as retrouvé à Munda, au milieu de notre siège de la forteresse où Gnaeus Pompeius avait trouvé refuge avec ses légions. Nous étions découragés et épuisés par le combat; les vivres manquaient; et nous assiégions un ennemi qui pouvait manger et se reposer alors que nous faisions mine de l'affamer. Courroucé par ce qui s'annonçait comme une incontestable défaite, je t'ordonnai de rentrer à Rome, d'où tu avais pris la route dans, me semblait-il, tant d'aisance et de confort. Je te dis que je ne pouvais m'encombrer d'un garçon qui voulait jouer à la guerre et à la mort. Je n'étais furieux que contre moi-même; tu le savais déjà à l'époque, j'en suis sûr, car tu ne me répondis pas, te contentant de me regarder avec une grande sérénité. Puis je m'apaisai un peu et te parlai du fond du cœur (comme je t'ai toujours parlé depuis) pour te dire que la campagne hispanique contre Pompeius allait enfin régler définitivement les conflits et factions civils qui opprimaient notre république, d'une façon ou d'une autre, depuis ma jeunesse; et



que ce que je croyais être une victoire me paraissait désormais une défaite certaine.

«Alors, me répondis-tu, nous ne combattons pas pour la victoire; nous combattons pour nos vies.»

Il me sembla alors qu'un énorme poids venait d'être ôté de mes épaules et je me sentis presque rajeunir; car je me souvins m'être dit la même chose plus de trente ans auparavant, quand six des troupes de Sylla m'avaient surpris seul dans les montagnes. À la pointe de l'épée, je m'étais frayé un chemin jusqu'à leur chef, que j'avais soudoyé afin qu'il me ramène vivant à Rome. C'est alors que je devinai quel homme je pouvais devenir.

En repensant à cet incident et en te voyant debout devant moi, je me vis dans ma jeunesse; je m'imprégnai d'un peu de la tienne et te donnai un peu de mon âge, si bien que nous ressentîmes tous deux cette étrange et exaltante sensation de puissance face aux contingences; et pour que nos boucliers ne s'alourdissent pas des javelots lancés par l'ennemi, nous avançâmes à l'abri des corps entassés de nos camarades tombés au combat; et nous atteignîmes les remparts et prîmes la forteresse de Cordoue, là, dans la plaine de Munda.

Et je me suis souvenu aussi, ce matin, de notre poursuite de Gnaeus Pompeius à travers toute l'Hispanie, de notre ventre plein et de nos muscles fatigués, des feux de camp la nuit, et des conversations des soldats quand la victoire est certaine. Comme se mêlent la douleur, l'angoisse et la joie... Même la laideur des morts semble belle et la peur de la mort et de la défaite est pareille aux étapes d'un jeu! Ici à Rome, j'ai hâte de voir arriver l'été, le moment où nous marcherons sur les Parthes et les Germains afin d'assurer notre emprise sur nos dernières frontières d'importance... Tu comprendras mieux ma nostalgie pour les campagnes passées ainsi que mon attente impatiente des campagnes à venir si je te décris un peu la matinée qui a déclenché ces souvenirs.

Ce matin à sept heures, Marcus Æmilius Lepidus l'Imbécile (tu seras amusé d'apprendre que j'ai dû en faire ton homologue sous mon commandement) attendait à ma porte pour se plaindre de Marcus Antonius. Il semblerait qu'un des trésoriers d'Antonius lève des impôts qui, selon une ancienne loi fastidieusement récitée par Lepidus, devraient être perçus par le propre trésorier de celui-ci. Puis, pendant une heure, s'imaginant apparemment que ses allusions bavardes témoignaient de sa subtilité, il laissa entendre qu'Antonius était un ambitieux – remarque qui me surprit autant que si l'on m'avait informé de la chasteté des vierges Vestales. Je le remerciai, nous échangeâmes quelques platitudes sur la nature de la loyauté, puis il me quitta pour (j'en suis sûr) rapporter à Antonius qu'il avait perçu en moi une suspicion qui s'étendait jusqu'à mes plus proches amis. À huit heures, trois sénateurs se succédèrent, chacun accusant l'autre d'avoir accepté un pot-de-vin identique. Je compris immédiatement qu'ils étaient tous coupables, qu'ils étaient dans l'incapacité de rendre le service pour lequel ils avaient été soudoyés et que le suborneur en question s'apprêtait à faire éclater l'affaire au grand jour. Cela nécessiterait un procès devant l'assemblée – procès que les sénateurs préféraient éviter, puisqu'il mènerait probablement à l'exil, si eux-mêmes ne parvenaient pas à soudoyer suffisamment de jurés pour s'assurer leur sécurité. Jugeant qu'ils réussiraient à acheter la justice, je leur imposai une amende représentant trois fois le montant du pot-de-vin ; j'en ferai de même avec le suborneur. Ils se montrèrent très satisfaits ; je ne les crains pas. Je sais qu'ils sont corrompus et ils pensent que je le suis... Ainsi se passa cette matinée.

Depuis quand vivons-nous dans ce mensonge romain ? D'aussi loin que remontent mes souvenirs, sans doute ; peut-être depuis de nombreuses années auparavant. Et de quelle source ce mensonge tire-t-il cette énergie qui le rend plus fort que la vérité ? Témoins de vols, de meurtres et de pillages au nom de

la République, nous appelons cela le prix à payer pour la liberté. Cicero déplore la dépravation de la moralité romaine qui vénère l'argent – tandis que lui-même, multimillionnaire, passe de l'une à l'autre de ses villas en compagnie d'une centaine d'esclaves. Un consul parle de paix et de tranquillité mais soulève des armées qui assassineront le collègue dont l'autorité menace son intérêt personnel. Le Sénat évoque la liberté tout en me chargeant de pouvoirs dont je ne veux pas mais que je dois accepter pour la survie de Rome. N'y a-t-il donc aucune réponse à ce mensonge ?

J'ai conquis le monde, mais pas une région n'est sûre ; j'ai montré au peuple la liberté, mais il s'enfuit comme s'il s'agissait d'une maladie ; je méprise ceux en qui je peux avoir confiance et leur préfère ceux qui sont les plus prompts à me trahir. Et, bien que je mène une nation vers son destin, je ne sais pas où nous nous dirigeons.

Tels sont, mon cher neveu, toi que j'aurais voulu pour fils, les doutes qui assaillent l'homme qu'on veut faire roi. Je t'envie ton hiver à Apollonie ; je me réjouis des comptes rendus de tes études et suis heureux que tu t'entendes si bien avec les officiers de mes légions sur place. Mais nos conversations nocturnes me manquent. Je tire du réconfort de l'idée que nous les reprendrons à l'été, lors de notre campagne orientale. Nous traverserons le pays, vivrons de ce que nous trouverons et tuerons ceux que nous devons tuer. C'est la seule vie possible pour un homme. Et les choses seront ce qu'elles seront.

#### *IV. Quintus Salvidienus Rufus :*

*notes pour un journal, à Apollonie (mars 44 av. J.-C.)*

L'après-midi. Le soleil brille, chaud ; sur une colline, dix ou douze officiers et nous-mêmes regardons les manœuvres de la cavalerie sur le terrain, en bas. La poussière s'élève en volutes tandis que

les chevaux tournent et galopent; des cris, des rires, des jurons nous parviennent de loin, au milieu du bruit sourd des sabots. Excepté Mæcnas, nous sommes tous remontés du champ pour nous reposer. Je me suis allongé, la tête posée sur mon armure, que je viens de retirer; Mæcnas, la tunique immaculée et les cheveux bien coiffés, est assis, adossé au tronc d'un petit arbre; Agrippa est debout près de moi, le corps trempé de sueur, les jambes comme des piliers de pierre; Octavius est à côté de lui, son corps mince encore tremblant de ses efforts récents – on ne se rend jamais compte à quel point il est frêle avant qu'il ne se tienne près de quelqu'un comme Agrippa –, le visage blême, les cheveux raides collés à son front et assombris par la transpiration; Octavius sourit, désignant quelque chose en contrebas; Agrippa hoche la tête. Nous ressentons tous une impression de bien-être; il n'a pas plu depuis une semaine, le temps s'est adouci, nos exploits et ceux des soldats nous réjouissent.

J'écris ces mots rapidement, sans savoir ce que j'aurai l'occasion d'utiliser plus tard. Il me faut tout noter.

Plus bas, les cavaliers se reposent: leurs chevaux s'agitent. Octavius s'assoit à mon côté, s'amuse à faire glisser ma tête de l'armure; nous goûtons le moment présent et un rien nous fait rire. Agrippa nous sourit et étire ses longs bras; sa cuirasse grince dans le silence.

Derrière nous, nous parvient la voix de Mæcnas – haut perchée, fluette, un peu affectée, presque efféminée: «Des garçons qui jouent au soldat. Comme c'est indiciblement ennuyeux.»

Agrippa, la voix grave, lente, assurée, d'un sérieux qui dissimule tant de choses: «Si tu parvenais à extraire cet ample postérieur des recoins douillets qu'il rencontre, tu découvrirais qu'il existe des plaisirs au-delà des fastes que tu affectionnes tant.»

Octavius: «Peut-être pourrions-nous persuader les Parthes de l'accepter comme général. Cela nous faciliterait la tâche cet été.»

Mæcnas pousse un profond soupir, se lève et vient nous rejoindre. Pour quelqu'un d'aussi lourd, il a le pied léger. Il dit : « Pendant que vous vous adonnez à vos démonstrations vulgaires, je préparais un poème qui oppose la vie active à la vie contemplative. La sagesse de l'une, je la connais : je me suis intéressé à la stupidité de l'autre. »

Octavius, gravement : « Mon oncle m'a dit un jour de lire les poètes, de les aimer et de m'en servir – mais de ne jamais m'y fier. »

Mæcnas : « Ton oncle est un homme sage. »

Encore des badinages. Nous nous taisons peu à peu. Le champ en contrebas est presque vide : les chevaux ont été ramenés aux écuries avoisinantes. Plus bas encore, venant de la ville, un cavalier galope à toute allure. Nous le regardons oisivement. Il arrive au champ mais ne s'arrête pas. Il le traverse furieusement, oscillant sur sa selle. J'ouvre la bouche pour parler, mais Octavius s'est raidi. Quelque chose s'est peint sur son visage. Nous apercevons l'écume qui s'envole de la bouche du cheval. Octavius dit : « Je connais cet homme. Il est attaché à la maisonnée de ma mère. »

L'homme est tout près de nous maintenant ; son cheval ralentit. Il glisse de sa selle, trébuche, nous rejoint en chancelant ; il tient quelque chose à la main. Quelques soldats autour de nous ont remarqué : ils accourent, l'épée à moitié dégainée, avant de constater que l'homme est épuisé, sans défense, et qu'il se déplace uniquement par sa volonté. Il tend brusquement quelque chose à Octavius et coasse : « C'est... C'est... » C'est une lettre. Octavius la prend et la tient sans bouger pendant quelques instants. Le messager s'effondre, puis s'assoit, la tête entre les genoux. Nous n'entendons plus que le gémissement rauque de sa respiration. Je regarde le cheval et pense distraitemment qu'il est tellement essoufflé qu'il mourra avant l'aube. Octavius n'a pas bougé. Tout le monde reste immobile. Lentement, il déroule la lettre ; il lit ;

son visage est indéchiffrable. Il ne dit toujours rien. Après un long moment, il lève la tête et se tourne vers nous. Sa peau est de marbre blanc. Il place la lettre dans ma main ; je ne la regarde pas. Il dit d'une voix morne : « Mon oncle est mort. »

Nous ne saisissons pas ses mots ; nous le regardons bêtement. Son expression n'a pas changé, mais lorsqu'il reprend la parole, la voix qui émane de lui est grinçante et forte et emplie d'une peine incrédule, comme le mugissement d'un bœuf dont la gorge vient d'être tranchée lors d'un sacrifice : « Julius Cæsar est mort.

— Non, dit Agrippa. Non. »

Les traits de Mæcenat se sont crispés ; il regarde Octavius comme un faucon.

Ma main tremble tellement que je n'arrive pas à lire ce qui est écrit. Je me calme. Ma voix me paraît étrange. Je lis tout haut : « En ces ides de mars, Julius Cæsar a été assassiné par ses ennemis au Sénat. Nous n'avons pas de détails. Le peuple a envahi les rues dans le plus grand désordre. Personne ne sait ce qu'il va se passer. Tu pourrais être en grand danger. Je ne peux pas t'en dire plus. Ta mère te supplie de prendre soin de toi. » La lettre a été écrite en grande hâte ; il y a des taches d'encre et les mots sont mal formés.

Je regarde autour de moi, sans savoir ce que je ressens. Un vide ? Les officiers nous encerclent. Je dévisage l'un d'entre eux ; ses traits se décomposent, j'entends un sanglot : et je me souviens que cette légion est une des légions principales de Cæsar et que les vétérans le considèrent comme un père.

Après un long moment, Octavius se secoue. Il se dirige vers le messager encore assis par terre, le visage creusé par l'épuisement. Octavius s'agenouille près de lui ; sa voix est douce : « Sais-tu autre chose qui ne soit pas dans cette lettre ?

— Non. » Le messager s'apprête à se redresser mais Octavius pose sa main sur son épaule : « Repose-toi. » Il se lève pour parler à l'un des officiers : « Assure-toi qu'on s'occupe de cet

homme et qu'on l'installe confortablement.» Puis il se tourne vers nous trois, qui nous sommes rapprochés les uns des autres. «Nous parlerons plus tard. Je dois réfléchir aux conséquences de tout cela.» Il tend la main vers moi ; je comprends qu'il veut la lettre. Je la lui rends et il s'éloigne de nous. Le cercle des officiers s'ouvre pour le laisser passer et il redescend la colline. Nous le regardons longtemps, silhouette mince d'enfant qui traverse lentement le champ désert, allant de-ci de-là comme pour chercher son chemin.

Plus tard. Immense consternation au camp lorsque la nouvelle de la mort de Cæsar se répand. Des rumeurs si folles qu'on ne peut en croire aucune. Des disputes éclatent puis se calment ; des pugilats, rapidement interrompus. Quelques anciens dont la vie a été passée à se battre de légion en légion, parfois contre les hommes qui sont désormais leurs camarades, observent cette agitation avec mépris et vaquent à leurs affaires. Octavius n'est toujours pas rentré de son guet solitaire dans le champ. Le jour s'obscurcit.

Nuit. Un garde a été placé devant nos tentes par Lugdunius en personne, commandant de la légion ; car personne ne sait qui sont nos ennemis ni ce qui va s'ensuivre. Nous quatre, ensemble dans la tente d'Octavius, assis ou allongés sur des palettes autour de la lueur des lanternes posées par terre. Parfois, Octavius se lève et s'assoit sur un pliant, loin de la lumière, le visage dans la pénombre. Des gens sont arrivés en nombre d'Apollonie pour demander des nouvelles, donner des conseils, offrir de l'aide ; Lugdunius a mis la légion à notre disposition, si nous le souhaitons. À présent, Octavius demande qu'on ne nous dérange pas et parle de ceux qui sont venus à lui.

«Ils en savent encore moins que nous et n'évoquent que leur propre sort. Hier...» Il s'interrompt et fixe quelque chose dans le noir. «Hier, je les croyais mes amis. Maintenant, je ne peux

pas leur faire confiance.» Il s'arrête encore, s'approche de nous et pose la main sur mon épaule. «Je ne parlerai de ces questions qu'avec vous trois, qui êtes mes véritables amis.»

Mæcenat prend la parole; sa voix est devenue plus grave et l'efféminement qu'il affecte parfois n'y résonne plus. «Ne te fie même pas à nous qui t'aimons. À partir de maintenant, ne nous accorde ta confiance que si c'est nécessaire.»

Octavius se détourne brusquement, dos à la lumière, et dit d'une voix étranglée: «Je sais. Même cela, je le sais.»

Et nous parlons de ce que nous devons faire.

Agrippa dit que nous ne devons rien faire, puisque nous ne savons rien qui nous permette d'agir raisonnablement. À la lueur timide des lanternes, il pourrait être un vieillard, avec son ton et son air sérieux. «Nous sommes en sécurité ici, du moins pour l'instant; cette légion nous sera loyale, Lugdunius nous a donné sa parole. Pour ce qu'on en sait, il pourrait s'agir d'une rébellion générale et les armées ont peut-être déjà été envoyées pour nous capturer, comme Sylla avait envoyé des troupes aux descendants de Marius – parmi lesquels se trouvait Julius Cæsar lui-même. Nous n'aurons peut-être pas sa chance. Nous avons derrière nous les montagnes de Macédoine, où ils ne suivront pas notre légion. Quoi qu'il en soit, nous aurons le temps de recevoir d'autres nouvelles; et nous n'aurons rien fait qui puisse compromettre notre position, d'une manière ou d'une autre. Nous ne craignons rien pour l'instant et nous devons attendre.»

Octavius, doucement: «Mon oncle m'a dit un jour qu'un excès de prudence peut mener à la mort aussi sûrement qu'un excès d'imprudence.»

Je suis brusquement debout; une force m'est venue. Je parle d'une voix qui me semble étrangère: «Je t'appelle Cæsar, car je sais qu'il t'aurait choisi pour fils.»

Octavius me regarde; je crois que cette pensée ne lui a pas traversé l'esprit. «Il est trop tôt pour cela, dit-il lentement, mais



je me souviendrai que c'est Salvidienus qui le premier m'a appelé par ce nom.»

Je poursuis : « Et s'il t'avait choisi pour fils, il t'aurait demandé d'agir comme lui-même aurait agi. Agrippa a dit que nous avons la loyauté d'une légion ici ; les cinq autres en Macédoine répondront comme Lugdunius l'a fait, à condition que nous ne tardions pas à demander leur allégeance. Car si nous ne savons rien de ce qui va s'ensuivre, elles en savent encore moins. Je dis qu'il nous faut marcher sur Rome avec nos légions pour prendre le pouvoir qui s'y trouve. »

Octavius : « Et ensuite ? Nous ne savons pas quel est ce pouvoir ni qui s'opposera à nous. Nous ne savons même pas qui l'a assassiné. »

Moi : « Le pouvoir sera ce que nous en ferons. Quant à qui s'opposera à nous, nous ne pouvons pas le savoir. Mais si les légions d'Antonius se joignent aux nôtres, alors... »

Octavius, posément : « Nous ne connaissons même pas ses assassins. Nous ne connaissons pas ses ennemis, par conséquent nous ne connaissons pas les nôtres. »

Mæcnas soupire, se lève, secoue la tête. « Nous avons parlé d'action, de ce que nous devons faire ; mais nous n'avons pas évoqué le but de cette action. » Il dévisage Octavius. « Mon ami, que souhaitez-tu accomplir par notre action ? »

Octavius reste silencieux. Puis il nous regarde tour à tour, attentivement. « Je vous jure, à vous tous ainsi qu'aux dieux, que si mon destin est de vivre, je me vengerai des meurtriers de mon oncle, quels qu'ils soient. »

Mæcnas hoche la tête : « Notre premier but sera donc d'assurer ce destin, afin que tu accomplisses ton vœu. Nous devons survivre. Pour ce faire, nous devons avancer prudemment – mais avancer tout de même. » Il arpente la pièce, s'adressant à nous comme à des écoliers. « Notre ami Agrippa nous recommande d'attendre ici, en lieu sûr, jusqu'à ce que nous sachions

quelle direction prendre. Mais rester ici signifie rester dans l'ignorance. Les nouvelles viendront de Rome, mais il s'agira de rumeurs mêlées aux faits, de faits mêlés à l'intérêt personnel, jusqu'à ce que l'intérêt personnel et la faction deviennent notre seule source d'information.» Il se tourne vers moi. «Notre impétueux ami Salvidienus nous conseille de frapper dès à présent, afin de tirer avantage de la confusion dans laquelle se trouve sans doute le monde. S'opposer aveuglément à un adversaire timide peut vous faire gagner la course, mais tout aussi bien vous précipiter du haut d'une falaise que vous n'avez pas vue ou vous mener en un lieu que vous ne désirez pas trouver. Non... Tout Rome sait qu'Octavius a reçu la nouvelle de la mort de son oncle. Il rentrera calmement, accompagné de ses amis et de son chagrin – mais sans les soldats auxquels ses amis comme ses ennemis pourraient s'attendre. Aucune armée ne s'attaquera à quatre garçons et quelques serviteurs qui reviennent pleurer un parent; par ailleurs, aucune force ne se rassemblera autour d'eux pour mettre en garde l'ennemi et endurcir sa volonté. Et si meurtre il doit y avoir, quatre hommes courront plus vite qu'une légion entière.»

Nous avons dit ce que nous avions à dire. Octavius est silencieux; il me vient soudain à l'esprit qu'il est étrange de nous en remettre ainsi à sa décision, ce que nous n'avions jamais fait auparavant. Sentons-nous en lui une puissance que nous n'avions pas remarquée? Est-ce à cause des circonstances? Est-ce parce qu'il nous manque quelque chose? J'y réfléchirai plus tard.

Enfin, Octavius prend la parole: «Nous ferons ce que dit Mæcenus. Nous laisserons la plupart de nos biens ici, comme si nous avions l'intention de revenir; et demain nous nous rendrons aussi vite que possible en Italie. Mais pas à Brindisi; il y a là une légion et nous ne pouvons pas connaître ses dispositions.

— Otranto, suggère Agrippa. De toute façon, c'est plus près.»

Octavius hoche la tête. «À présent, vous devez choisir. Qui-conque rentre avec moi lie son destin au mien. Il n'y a pas d'autre

possibilité et il n'y aura aucun retour en arrière. Je ne peux rien vous promettre d'autre que ma propre étoile.»

Mæcenat bâille ; il est de nouveau lui-même. « Nous avons fait la traversée avec toi à bord de ce chaland puant le poisson ; si nous avons pu endurer ça, nous pourrions endurer n'importe quoi. »

Octavius sourit, un peu tristement. « C'était il y a longtemps, ce jour-là. »

Nous ne disons rien d'autre, si ce n'est bonne nuit.

Je suis seul dans ma tente ; la lampe crépite sur la table où j'écris ces mots. Par la porte de la tente j'aperçois à l'est, au-dessus des montagnes, la première lueur de l'aube. Je n'ai pas réussi à dormir.

Dans le calme du petit matin, les événements de la journée me semblent lointains et irréels. Je sais que le cours de ma vie – de nos vies à tous – vient de changer. Comment se sentent les autres ? Le savent-ils ?

Savent-ils que devant nous s'étend une route au bout de laquelle se trouve soit la mort, soit la grandeur ? Les deux mots tournoient dans ma tête, sans relâche, jusqu'à ce qu'ils me paraissent ne faire plus qu'un.



*I. Lettre : Atia et Marcius Philippus  
à Octavius (avril 44 av. J.-C.)*

Quand tu recevras cette lettre, mon fils, tu seras déjà arrivé à Brindisi et tu auras entendu la nouvelle. Comme je le craignais, le testament a été rendu public et tu as été nommé fils et héritier de Cæsar. Je sais que ton premier réflexe sera d'accepter à la fois le nom et la fortune ; mais ta mère t'implore d'attendre, de réfléchir et de jauger ce monde dans lequel le testament de ton oncle t'invite. Ce n'est pas la paisible campagne de Velletri, où tu as passé ton enfance ; ce n'est pas non plus la maison dans laquelle tu as grandi, entouré de précepteurs et de nourrices ; ce n'est pas le monde de livres et de philosophie où tu as passé ta jeunesse, ni le monde simple du champ de bataille auquel Cæsar (contre ma volonté) t'a initié. C'est le monde de Rome, où personne ne sait qui est son ennemi ni son ami, où la licence est plus admirée que la vertu, et où les principes servent désormais l'individu.

Ta mère te supplie de renoncer aux clauses du testament. Tu peux le faire sans diffamer le nom de ton oncle et personne ne t'en tiendra rigueur. Car si tu acceptes le nom et la fortune, tu acceptes l'inimitié des assassins de Cæsar et celle des nouveaux défenseurs de sa mémoire. Tu n'auras que l'amour de la populace, comme Cæsar, ce qui n'a pas suffi à le protéger du sort.

Je prie pour que tu reçoives ceci avant d'avoir agi inconsidérément. Nous avons fui le danger de Rome et nous resterons ici, dans la maison de ton beau-père à Puteoli, jusqu'à ce que le chaos

soit retombé. Si tu n'acceptes pas le testament, tu pourras traverser le pays sans encombre pour nous rejoindre. Il est encore possible de mener une vie décente dans l'intimité du cœur et de l'esprit. Ton beau-père souhaite ajouter quelques mots aux miens.

Ta mère te parle au nom de l'amour qui est dans son cœur. Je te parle aussi au nom de mon affection mais également de mon expérience du monde et des événements de ces derniers jours.

Tu connais mes idées politiques et tu sais qu'il y a eu des moments dans le passé où je n'ai pas approuvé les décisions de ton oncle. En effet, j'ai parfois trouvé nécessaire, comme notre ami Cicero, d'affirmer cette désapprobation au Sénat. Je ne mentionne ceci que pour t'assurer que ce n'est pas pour des raisons politiques que je t'exhorte à suivre les conseils de ta mère, mais pour des raisons pratiques.

Je n'approuve pas l'assassinat et si l'on m'avait consulté à ce sujet, j'y aurais probablement tant répugné que j'aurais moi-même été en danger. Mais tu dois comprendre que parmi les tyrannicides (comme ils se surnomment) se trouvent certains des citoyens les plus responsables et les plus respectés de Rome. Ils ont le soutien d'une grande partie du Sénat et n'ont à craindre que la populace; quelques-uns sont mes amis, et aussi malavisés que soient leurs actes, ce sont des hommes bons et des patriotes. Marcus Antonius lui-même, qui a fomenté les troubles, ne fait ni ne fera rien contre eux; car lui aussi est un homme pragmatique.

En dépit de ses vertus, ton oncle a laissé Rome dans un état dont elle ne se relèvera pas de sitôt. Tout est incertain: ses ennemis sont puissants mais leur détermination est confuse, ses amis sont corrompus et personne ne peut s'y fier. Si tu acceptes le nom et l'héritage, tu seras abandonné par ceux qui comptent; tu auras un nom qui sera un honneur futile et une fortune dont tu n'as pas besoin. Tu seras seul.